



HAL
open science

Habitats ruraux antiques à interpréter au nord de la Narbonnaise.

Catherine Coquidé, Daniel Frascone, Cécile Ramponi, Christine
Thollon-Pommerol

► **To cite this version:**

Catherine Coquidé, Daniel Frascone, Cécile Ramponi, Christine Thollon-Pommerol. Habitats ruraux antiques à interpréter au nord de la Narbonnaise.. Aquitania - Supplément, 2009, Les formes de l'habitat rural gallo-romain. Terminologies et typologies à l'épreuve des réalités archéologiques, 17, pp.179-198. halshs-01966999

HAL Id: halshs-01966999

<https://shs.hal.science/halshs-01966999>

Submitted on 3 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES FORMES DE L'HABITAT GALLO-ROMAIN

Terminologies et typologies à l'épreuve des réalités archéologiques

Les formes de l'habitat gallo-romain

AGER VIII - Toulouse

La typologie est, depuis le XIX^e siècle, un des fondements de l'analyse archéologique. Elle est inséparable de la terminologie, qui en est l'expression parlée et écrite. Ces notions se sont affinées, multipliées et diversifiées en s'appliquant à divers domaines de la discipline archéologique, des objets aux architectures et, en matière d'archéologie rurale, aux formes d'habitats et d'exploitations des espaces ruraux. Normatives, elles introduisent ordre, hiérarchies, liens dans des mondes qui ne percevaient pas forcément leur environnement matériel de cette façon-là et qui s'interrogeaient plus sur l'usage et la fonctionnalité que sur la classification formelle. Comme toute technique liée à l'archéologie et, plus largement, à l'histoire, la typologie et la terminologie sont donc des reconstructions intellectuelles, des représentations ordonnées d'une réalité à jamais insaisissable dans sa complexité originelle. Comme tout raisonnement historique, elles sont donc discours, forcément simplificateurs et, dans le pire des cas, exposés au dogmatisme. Le développement des recherches récentes, tant programmées que préventives, a apporté sur le monde rural antique un nombre considérable de données nouvelles, auxquelles il était nécessaire de confronter les typologies et terminologies en cours, pour en éprouver la pertinence et les insuffisances. L'archéologie vit de la dialectique du terrain et du discours, ce huitième colloque AGER s'est voulu une étape sur ce cheminement. L'histoire du monde rural enseigne bien qu'il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs, il est donc bon, de temps à autre, de vérifier que la charrue est bien toujours tirée par les bœufs.

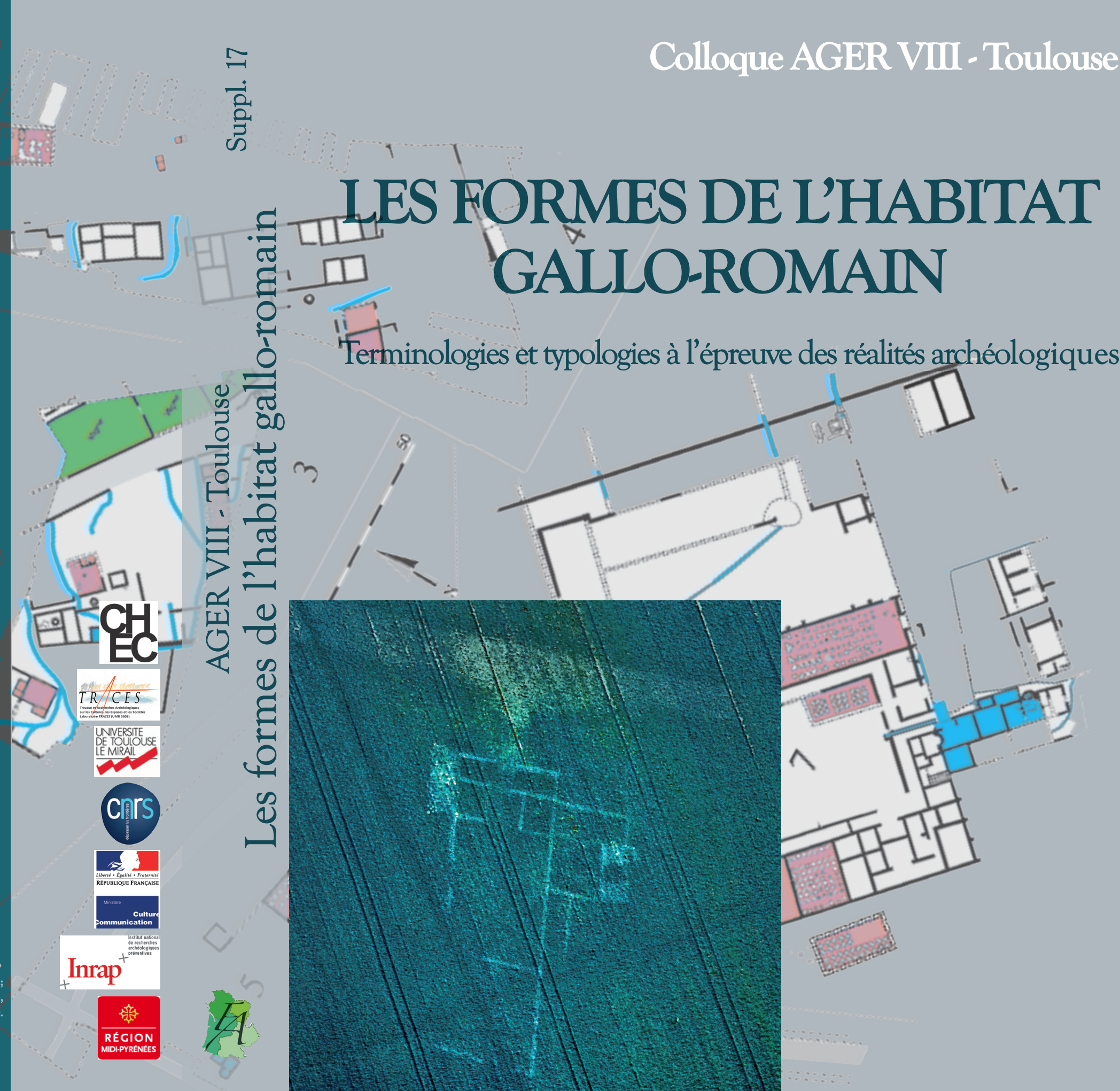


Éditions de la Fédération Aquitania
Supplément 17



ISBN 2-910763-15-3
40 €

Couverture •
Plan des sites fouillés dans la moyenne vallée de l'Hérault (S. Mauné del. 2007) ;
La *mutatio Vanesia* de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, identifiée dans le Gers,
près du franchissement de la Baïse par la voie romaine (cl. F. Colleoni).



Habitats ruraux antiques à interpréter au nord de la Narbonnaise

Catherine Coquidé, Daniel Frascone,
Cécile Ramponi, Christine Thollon-Pommerol

L'EST LYONNAIS, LES CADRES DE LA RECHERCHE

Terminologies et typologies à l'épreuve des réalités

Depuis la fin des années 1980, le suivi archéologique de divers contournements urbains a notablement renouvelé la carte archéologique. Jusqu'à cette date, l'Est lyonnais, plaine fluvio-glaciaire ponctuée de buttes morainiques, était réputé de peu d'intérêt, occulté par la proximité de *Lugdunum*. Les associations d'histoire et d'archéologie assuraient néanmoins la surveillance de ce territoire, listant les découvertes inopinées, réalisant des campagnes de prospection ou sauvant les données lors de "fouilles d'urgence"¹. Murs et artefacts occupaient alors le devant de la scène ; seule une *villa*, Meyzieu "La Dent", s'y distinguait.

Plusieurs études préliminaires, prospections et sondages se sont concentrés sur une même butte morainique au cœur du nouveau réseau routier situé à 13 km du centre ancien de Lyon et ont contribué à meubler ce vide archéologique. Si plusieurs sites furent mis au jour, presque aucun ne livrait de structure en dur ou même d'épicentre. Un seul, le site de "L'Épine", révélait une emprise au sol non négligeable et associait une activité métallurgique.

Vestiges ténus, faciès peu caractéristique, le potentiel archéologique de ces implantations restait encore à prouver.

Depuis plus de 15 ans, d'autres études, sondages ou fouilles – chacun selon une méthodologie et des résultats qui leur sont propres – ont assuré le suivi archéologique de ce secteur et ont tenté de préciser la morphologie et l'environnement de ces occupations. Le cumul des données confirme à présent l'existence de sites de faciès indéterminés implantés en haut de versant alors que quelques "murs", trop vite qualifiés de *villa*, se situent en pied de pente. Autour, on enregistre un semis de structures funéraires et une nécropole à inhumation, plus tardive (fig. 1-2-3).

L'article propose, après l'exposé de cadres généraux, la présentation de quelques unes de ces occupations, certaines encore inédites, toutes "en attente de détermination".

Environnement et choix d'implantation des sites antiques

L'Est lyonnais est une vaste étendue au relief peu prononcé qui s'étend depuis le Rhône jusqu'aux premiers chaînons calcaires alpins². Cet espace doit son modelé aux passages successifs des glaciers et notamment ceux des deux dernières périodes

1- Monnier 1990, 163. Bon nombre de sites inventoriés par les prospections ont été confirmés par les fouilles.

2- Paragraphe inspiré des études géomorphologiques d'Odile Franc, INRAP.

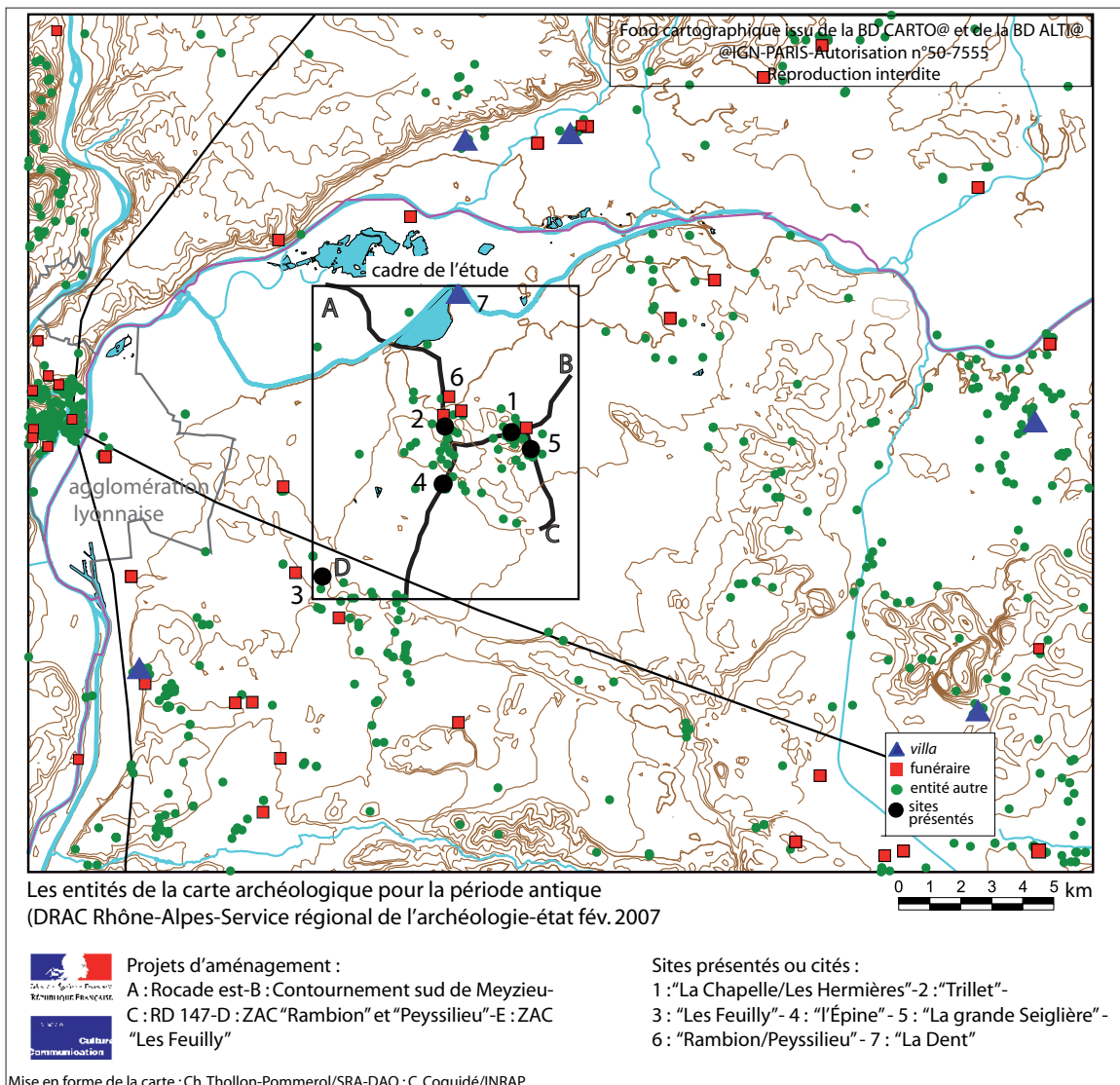


Fig. 1. Les entités antiques de la carte archéologique (état Février 2007).

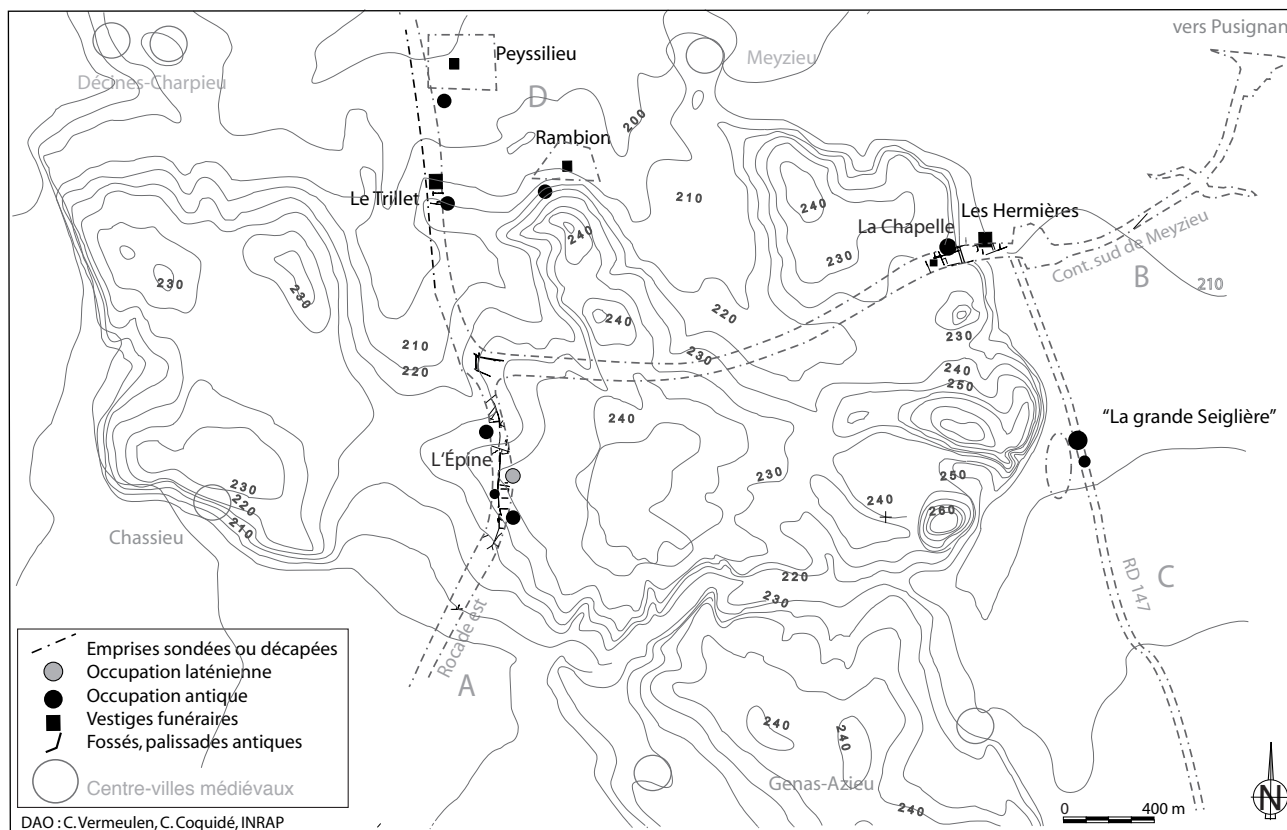


Fig. 2. Localisation des emprises et des sites fouillés/sondés autour de la butte de Chassieu, Meyzieu, Décines, Genas (secteur central).



Fig. 3. Vue de la butte morainique et de la plaine fluvioglacière, le contournement sud de Meyzieu.



Fig. 4. Vue de Genas "La Grande Seiglière" (Monnier 1990, 142).

froides. Le Riss y a déposé des moraines de fond et/ou d'ablation dont les restes apparents sont des collines radiales plus ou moins continues. Les phases périglaciaires sont à l'origine de placages loessiques qui empâtent ces hauteurs. En contrebas sur la plaine, une sédimentation fluvio-glaciaire issue du front würmien dépose un sol caillouteux qui, malgré une planéité d'ensemble, conserve une légère ondulation que des siècles de cultures contribuent encore à niveler (fig. 4).

D'un point de vue archéologique, ce secteur a longtemps été considéré comme une zone non attractive, vierge de toute occupation. Les raisons évoquées tenaient autant à la géomorphologie et à l'érosion mécanique qu'à l'attractivité réelle ou supposée de la capitale des Trois Gaules. Suite aux recherches récentes, le nombre des données s'est considérablement accru. Si, pour l'Antiquité, la répartition des occupations humaines se fait apparemment en faveur des reliefs, la vaste étendue de la plaine ne peut être ignorée. Les sondages livrent d'ailleurs un "bruit de fond" sous forme d'incinérations et de très larges masses parcellaires fossoyées, mal datées à ce jour³.

3- Les lacunes mentionnées pour la période antique concernent également la protohistoire. Les recherches en cours indiquent que

Présentation de l'échantillon

Les sites présentés ont été mis au jour dans la cité de Vienne, aux confins nord de la Narbonnaise. La plupart concerne une même butte morainique, sur laquelle s'adosent les communes de Meyzieu, Chassieu, Genas et Décines. Un site se situe à Saint-Priest sur les marges nord d'une autre butte dite "de Grenay-Bron" située immédiatement au sud (fig. 1-2).

Les tracés de la Rcade Est (A) et du Contournement sud de Meyzieu (B) traversent la première butte morainique du nord au sud et du centre vers l'est. Si l'intégralité des emprises a été prospectée, ce sont au final les 8 km linéaires du relief qui ont été sondés et près de 10 hectares décapés. Les trois sites antiques qui ont été mis au jour occupent les hauts de versant : Chassieu-Genas "L'Épine", Meyzieu "Le Trillet", Meyzieu "La Chapelle" et "les Hermines".

En contrebas, sur le côté oriental du même relief, un suivi de travaux plus ancien de 4 km nord-sud a livré deux sites avec "murs" (C) dont l'un d'entre eux, Genas "La Grande Seiglière", a été partiellement fouillé⁴. Depuis lors, d'autres sondages implantés à

la plaine semble beaucoup moins répulsive pour ces périodes, que ce soit dans le domaine de l'habitat ou du funéraire.

4- Monnier 1990.

proximité n'ont livré aucun résultat. Toujours en pied de pente mais plus au nord, des travaux annexes ont révélé d'autres murs mais les 7 hectares sondés alentours n'ont mis au jour que 7 structures funéraires, de rares fosses et des traces agraires (Meyzieu "Peyssillieu" et "Le Rambion") (D). Les 48 suivis d'aménagement qui ont concerné ce secteur n'apportent à ce jour aucune information complémentaire pour la période antique⁵.

En limite sud du cadre présenté, sur la frange nord de la butte de Grenay-Bron, les ZAC de Saint-Priest "les Perches" puis "Les Feuilly" ainsi que le tracé du Boulevard Urbain Est ont permis l'évaluation de 87 hectares dont 14 ont été décapés (E). Un site antique en haut de versant a vu le jour : "Les Feuilly"⁶ (fig. 1).

La carte archéologique, un état des lieux

Les entités archéologiques cartographiées sont répertoriées dans l'application Patriarche, base de données nationale pour la carte archéologique au ministère de la Culture. Les informations proviennent donc de sources différentes : bibliographie ancienne, prospection, archéologie préventive ou programmée, ce qui leur confère un degré de fiabilité variable, voire parfois de localisation douteuse. La saisie des données obéit à un vocabulaire commun, une terminologie définie au plan national (thésaurus hiérarchisé pour la chronologie et les interprétations et liste fermée pour le vocabulaire descriptif). Une marge d'appréciation est ainsi laissée à la personne qui effectue cette saisie, à qui revient la délicate mission de "traduire" les informations en "langage carte archéologique".

Seules les entités gallo-romaines ont été retenues dans le cadre de cet article. Un premier tri a été effectué sur deux interprétations "manifestes" : *villa* (présence de *pars urbana* et *pars rustica*) et funéraire (au sens le plus large). Ce simple travail, initié lors de la préparation des journées de programmation pour l'Antiquité d'avril 2006, avait déjà permis de modifier plusieurs des "entités *villae*" dont l'interprétation était erronée. Dans le cadre plus

restreint du secteur présenté, 87 entités constituent donc un nuage assez hétérogène de points géoréférencés. 56 entités proviennent de la bibliographie ancienne, de prospections ou de travaux, 31 de sondages ou de fouilles. Une seule *villa* y est répertoriée : "La Dent" à Meyzieu alors que 18 entités sont liées à de "l'habitat" (fig. 1).

Cet état brut de la mémoire archéologique illustre un parti pris qui est celui de conserver tous les types d'information (prospection, puis éventuellement sondages et fouilles) même si l'on obtient une superposition des données. Des mises à jour et des suppressions d'entités sont régulièrement effectuées, l'accent étant mis sur l'amélioration de la qualité des informations. Leur hiérarchisation s'effectue le plus souvent par des requêtes relevant des rubriques "interprétation" et/ou "datation", mais gagnerait souvent à être pondérée à partir de critères liés aux circonstances de découverte ou de précision de la localisation. La carte archéologique est un outil qu'il convient d'améliorer en permanence. C'est pour cela qu'elle doit fonctionner à double sens : la mise à disposition des données implique un retour d'informations complétées (dans son domaine de compétence) par l'utilisateur, ce qui est encore peu usité et demande à être développé. Un cadre, collectif et pluri-institutionnel, tel que celui de la préparation de cet article, semble propice à réengager ce genre de tâche qui peut s'avérer de longue haleine.

DES SITES À INTERPRÉTER...

Les sites sont classés en 3 groupes basés sur la morphologie du plan masse. Trois d'entre eux sont inédits, deux autres, déjà publiés, sont résumés, l'exposé mettant alors l'accent sur la problématique du colloque. Les sites uniquement sondés sont présents sous forme de notes développées.

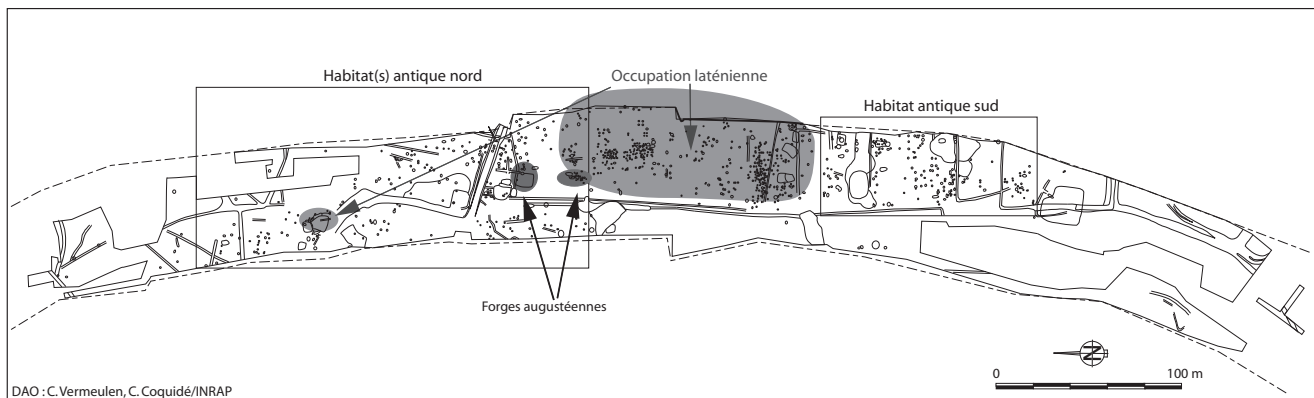
"Habitat groupé" avec enclos

Un seul site illustre cette catégorie. Publié sous le titre le plus neutre que l'on ait pu trouver, ce site fouillé aux débuts des années 1990 n'a dû son salut qu'à son extension et à la présence d'une activité de forge⁷.

5- À l'exception d'un indice de site à Décines "Parc des Ruffinières", où des *tegulae* ont été mises au jour au sud-ouest de l'emprise sondée. Rapport déposé au SRA : Excoffier 1993.

6- Suivi des phases "fouilles" au SRA de Rhône-Alpes : Jacqueline Chastel et Robert Royet.

7- Coquidé & Vermeulen 1999.



DAO : C.Vermeulen, C.Coquidé/INRAP

Fig. 5. Chassieu-Genas "L'Épine" : plan masse et évolution (Coquidé & Vermeulen 1999).

• Chassieu-Genas "L'Épine"

Le site de "L'Épine" occupe un replat sur le haut du versant sud de la butte morainique. Les 4 hectares décapés ont livré plusieurs centaines de structures en creux, sans aucun épicentre apparent. Les prospections de surface menées en parallèle ont permis de proposer une emprise totale au moins deux fois supérieure à celle qui a été dégagée (soit 8 ha). La fouille révèle trois périodes d'occupation du 1^{er} siècle a.C. au 11^e siècle p.C. et met en lumière une évolution morphologique originale dont la caractérisation est favorisée par un faible arasement (fig. 5).

Au cours du 1^{er} s. a.C., on observe un secteur de greniers, un autre de bâtiments sur poteaux, quelques enclos, une ferme indigène se développant probablement hors emprise, côté est. Quelques tessons datés des 11^e et 12^e siècles a.C. témoignent sans doute d'un ancrage chronologique plus ancien.

Lors de la période augustéenne, le site évolue vers une organisation spatiale originale qui voit d'abord l'émergence d'une activité de forge peu extensive puis l'installation de deux pôles d'habitat placés de part et d'autre de l'établissement initial. Chacun de ces deux groupes présente alors des vestiges similaires : un bâtiment quadrangulaire de 4 à 5 mètres de côté, bâti sur solins, à couverture de *tegulae* et desservi par de nombreux foyers rectangulaires, au moins un petit four avec laboratoire (sans production associée), des espaces clos de

poteaux et des enclos fossoyés ouvrant sur l'extérieur. Le substrat s'étant révélé très défavorable à la conservation des restes végétaux et fauniques, seuls les charbons de bois ont pu être analysés. Ils indiquent la présence d'un espace défriché bordé de haies et de sous-bois issus de chênaies proches.

Vers le milieu du 1^{er} siècle p.C., on constate l'effondrement de la toiture en *tegulae* des deux bâtiments sur solins dont les niveaux de destruction livrent des lots de mobilier identiques associés à une meule en basalte brisée. En dépit d'une nette récession, l'occupation qui se poursuit jusqu'au 11^e siècle respecte la dualité observée à la période précédente. On y remarque surtout deux larges bâtiments semi-excavés pouvant atteindre 12 m de côté portant la surface interne à près de 100 m². Des sols en gravier et, dans quelques cas, un foyer intérieur leur sont associés⁸. La similitude des coupes de "L'Épine" et des "Feuilly" est frappante⁹.

Le mobilier du 1^{er} s. a.C. s'illustre par des céramiques fines ainsi que des plaques en fer, quelques fragments de meules et de bracelets en pâte de verre, une perle et deux monnaies (un denier cavare ou allobroge et un potin au sanglier proche du type des Lingons).

8- Ce type de bâti apparaît également en contexte de *villa*, par exemple à Meyzieu "La Dent". Monnier 1990.

9- Coquidé & Vermeulen 1999, 235.

Les *tegulae* apparaissent au I^{er} s. p.C., probablement vers la fin de la période augustéenne. Les sigillées restent très peu nombreuses. Les céramiques communes sombres représentent alors plus de 82 % des fragments. Les pâtes sableuses ou semi-fines mêlent le répertoire antique à des décors digités ou incisés d'inspiration indigène, cette mixité étant encore largement perceptible au sein des lots tibéro-claudiens marquant la rupture du milieu du siècle. Beaucoup plus rare, un bouton décoratif en verre mosaïqué de tradition méditerranéenne a été mis au jour. Les meules et la modeste forge témoignent de productions à usage local. Un fragment de *tegula* grossièrement percé pourrait faire office de poids. Après la rupture du milieu du siècle, seuls les édifices semi-excavés et leurs abords livrent encore un mobilier dont la fourchette chronologique s'étend du milieu du I^{er} siècle au III^e siècle p.C. Le verre, le métal (bronze et fer, dont des éléments de penture, de menuiserie, de décoration), les céramiques d'importation y sont plus abondants. Un sesterce date l'abandon des lieux au plus tôt vers le milieu du III^e siècle.

Ce site présente donc la juxtaposition d'au moins deux unités d'habitation dont une seule aurait déjà posé problème en terme de définition. Celles-ci sont ici regroupées, voire adossées. La question des abords d'une *villa* dont le cœur se situerait plus à l'est a immédiatement été évoquée. Mais, outre les résultats non concordants de la prospection, chaque unité présente sa propre orientation et cumule le même type de vestiges. Parmi ceux-ci, les bâtiments semi-excavés, alors sans comparaison, ont ajouté à la controverse¹⁰.

Un deuxième point mérite attention. Les occupations de "L'Épine" sont connectées par un double fossé-palissade mais ne sont apparemment pas clôturées. Elles s'ouvrent au contraire sur l'extérieur par le biais d'enclos doublant au minimum l'assiette de ces établissements. Cette occupation marginale, tôt disparue, a pourtant marqué l'histoire du sol puisque le XX^e siècle en conserve encore les

traces sous forme de larges masses parcellaires au tracé indenté¹¹.

Habitats enclos

Les trois sites présentés sont inédits. Ils se caractérisent par un bâti semi-excavé ou sur poteaux, auquel s'associe un certain nombre de structures en creux, le tout s'inscrivant dans un ou plusieurs enclos. Des sépultures sont fréquemment mises au jour à proximité.

• Meyzieu "La Chapelle" et "Les Hermières"

Cette occupation antique évolue du milieu du I^{er} siècle p.C. au début du haut Moyen Âge et apparaît en filigrane au sein de deux autres sites : l'occupation médiévale de "La Chapelle" et le site Bronze/Hallstatt des "Hermières"¹². Les structures de type "bâti" occupent le rebord supérieur oriental de la butte morainique alors qu'un système d'enclos et une gravière occupent le versant. Six à sept sépultures ont été mises au jour en contrebas. Les prospections anciennes et le plan masse indiquent que l'épicentre du site se localise vers le nord (fig. 6).

Le vestige le plus ancien est un dépôt funéraire d'époque flavienne ou du début du II^e s. p.C.¹³. Cette fosse rectangulaire, non rubéfiée, a livré 420 g d'os qui semblent avoir subi une crémation homogène (L. : 0,70 m – l. : 0,45 m – prof. : 0,38 m). 1293 fragments céramiques et les restes d'un animal indéterminé se mêlent au squelette dans une matrice limoneuse très charbonneuse¹⁴. On dénombre un minimum de 23 vases en position secondaire, dont 16 en sigillées de La Graufesenque, 3 urnes, 2 assiettes en commune sombre et au moins 2 contenants indéterminés à pâte claire. Étaient également associés 57 clous ou tiges en fer (L. : 1,2 à 5 cm), une boucle étirée, une plaque circulaire en tôles juxtaposées et une monnaie illisible (un as ?).

À peu de distance, une modeste gravière (L. : 18 m – l. : 12 m – prof. : env. 2,20 m) incise le flanc du versant par un front de taille en paliers (fig. 8). Une palissade à blocage continu de galets s'y connecte côté aval. Les comblements les plus bas

10- Ces édifices ont trouvé de plus en plus de points de comparaisons au cours des années. Des profils similaires, parfois peu accentués, ont été décrits en Belgique (vallée de la Meuse, Lixhe) dans un contexte de *villa* de l'Antiquité tardive. Van Ossel 1992, 127 et 291-294.

11- Coquidé 2003.

12- Responsables d'opération, respectivement : C. Coquidé et P. Jacquet, INRAP.

13- Étude des céramiques : Wojtech Widlak, INRAP.

14- Observations Christine Dumont.

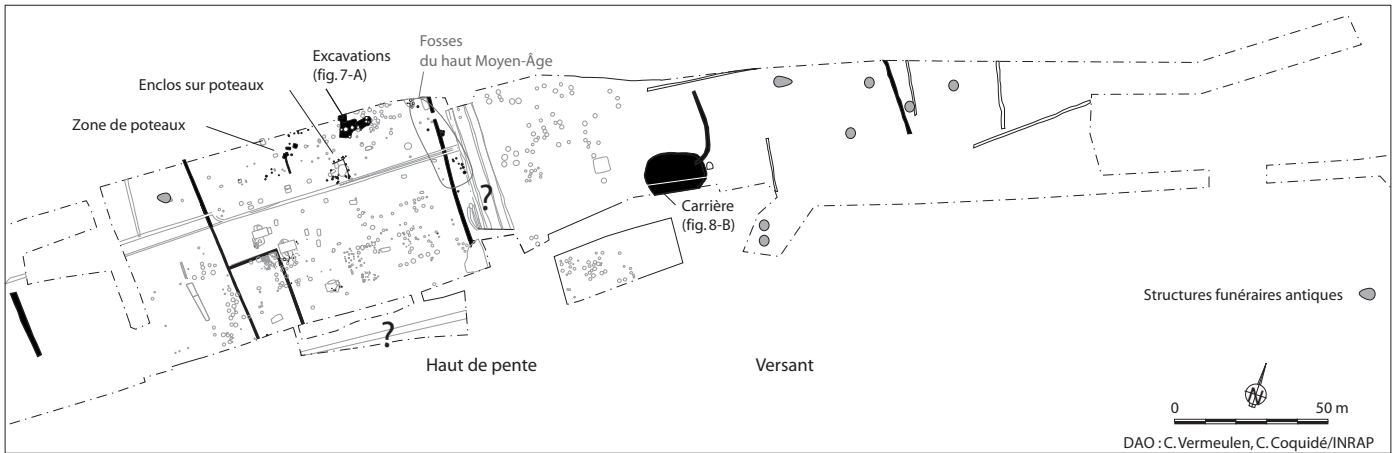


Fig. 6△. Meyzieu "La Chapelle" et "Les Hermières" : plan masse.

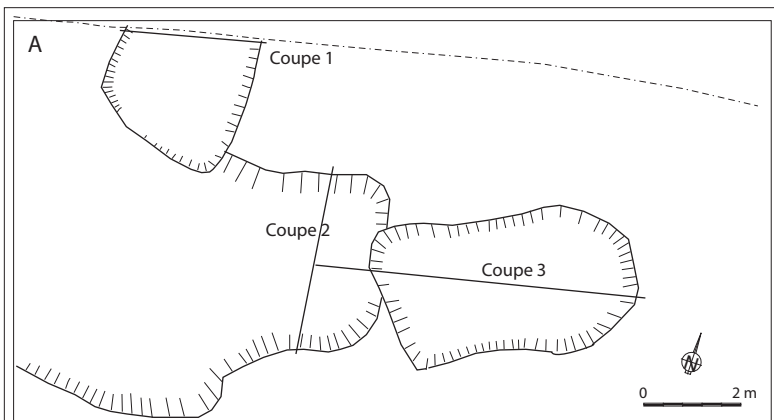


Fig. 7◁. Meyzieu "La Chapelle" et "Les Hermières" : excavations avec sols, plan et coupes.

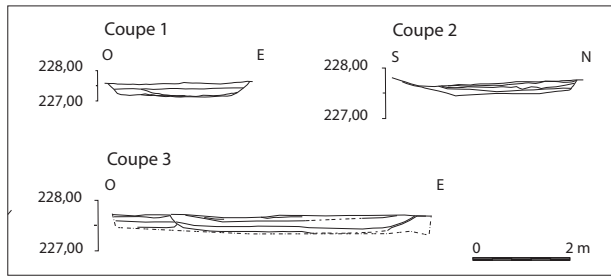
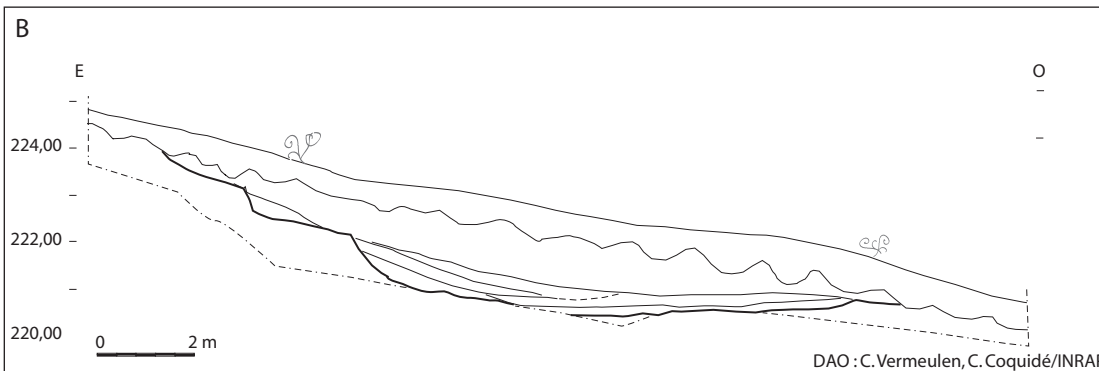


Fig. 8▽. Meyzieu "La Chapelle" et "Les Hermières" : carrière, coupe.



livrent quelques fragments de *tegulae* et de céramiques qui permettent d'en situer l'activité aux II^e ou III^e siècle p.C. Les ruissellements sablo-graveleux puis limono-graveleux qui comblent peu à peu l'excavation sont stériles. En revanche, les tessons issus des comblements inférieurs d'une large saignée perpendiculaire au vestige indiquent que l'abandon est effectif vers le milieu du III^e s. (céramique luisante et africaine)¹⁵.

En pied de versant, au moins 5 incinérations ont été mises au jour. La plupart des fosses sont de faible diamètre (env. 0,50 m), irrégulières, peu profondes et livrent un mobilier modeste. L'une d'elles adopte un plan rectangulaire (L. : 1 m – l. : 0,60 m – prof. : 0,45 m) et renfermait 6 vases - dont de la céramique claire B et une sigillée de Gaule du Centre. L'un d'eux était archéologiquement complet et déposé dans un surcreusement en fond de fosse. L'ensemble des indicateurs chronologiques indique également la seconde moitié du II^e s. et le début du III^e s. p.C. Notons qu'une sépulture d'enfant, installée sous deux fragments de *tegulae*, ainsi qu'une inhumation adulte, toutes deux non datées, ont également été dégagées dans ce secteur.

Datées de l'Antiquité tardive, quatre fosses angulaires à fond plat présentent des modules et des orientations similaires (L. : 5 à 6 m – l. : 2,40 à 4 m – prof. : 0,20 à 0,30 m) (fig. 7). Le fond de trois d'entre elles est recouvert d'un limon argileux brun gris mêlé à de nombreux petits galets calibrés et associé à des micro-charbons, de la terre cuite et du torchis. Le mobilier, enregistré à tous les niveaux de comblement, se compose de tessons résiduels et de vases tardifs (communes sombres des IV^e-VI^e s.) ainsi que d'une monnaie du dernier quart du IV^e s.¹⁶.

Immédiatement au sud, un secteur de 80 m² traduit la présence d'un ou plusieurs édifices sur poteaux, dont certains côtés sont lisibles sur 4 à 7 m. Les supports plantés, de diamètres et de profils irréguliers, peu ancrés, présentent des calages de galets. Une seconde monnaie du IV^e s. y a été mis au

jour. À l'ouest enfin, un ensemble de 10 poteaux au profil plus affirmé dessinent deux des côtés d'un second édifice. Seule la proximité avec le groupe précédent permet de le rattacher, à titre d'hypothèse, à cette période.

Plus à l'est, sur la rupture de pente, un four avec sole rubéfiée et fosse de vidange (D. respectif : 0,90 et 0,80 m), un foyer circulaire arasé (D. : 0,40 m) et quelques poteaux matérialisent la persistance d'une occupation jusqu'au début du haut Moyen Âge.

Un maillage orthonormé composé de fossés, de palissades ou de solutions mixtes délimite des espaces de 69 à 77 m de large. Son extension ouest dépasse le cadre du bâti tandis qu'à l'est, le réseau se connecte à l'emprise des "Hermières". Ce système, qui a livré un mobilier antique peu caractéristique, présente un accès au nord-est au niveau des édifices tardifs. En dépit d'une régularité certaine, son insertion dans un parcellaire élargi, voire une centuriation, n'est pas acquise. Cet ensemble, dont l'orientation s'appuie sur le relief, sera oblitéré par l'occupation du X^e s. Pourtant, la superposition de l'un des secteurs médiévaux au bâti tardif pourrait expliquer la pérennité de certaines masses parcellaires¹⁷.

Toutes périodes confondues, le mobilier métallique est peu fréquent. Seuls quelques scories, 2 fragments en fer (une plaque, une tige) et 2 en bronze (une tige, une rondelle perforée à 3 cercles concentriques) ont été mis au jour.

La faune est disséminée. Seul le chien vient élargir la triade classique. L'étude précise néanmoins que le bœuf adulte, de taille petite à moyenne, est présent pour près de la moitié des restes et que les ovicaprinés adultes sont abondants. Aucun coquillage n'a été relevé¹⁸.

L'un des points remarquables de ce site réside dans sa durée, du I^{er} aux V^e-VI^e s. p.C. Témoin de la pulsation des marges d'une occupation ou reflet d'une implantation mobile, la fouille voit se succéder un dépôt funéraire flavien isolé, une gravière des II^e-III^e siècles contemporaine d'une aire sépulcrale inorganisée, puis un habitat léger tardif et alto-

15- L'étude de ce vestige permet de proposer, à titre d'hypothèse, une relecture des photos aériennes du versant opposé, côté sud, au lieu-dit "Bourban". Une forme hémisphérique y a en effet été interprétée comme un théâtre alors que la gravière de "La Chapelle" présente un plan similaire. Monnier 1990, 167.

16- Étude des monnaies : Daniel Frascione, INRAP

17- Coquidé 2003.

18- Étude Vianney Forest, INRAP.

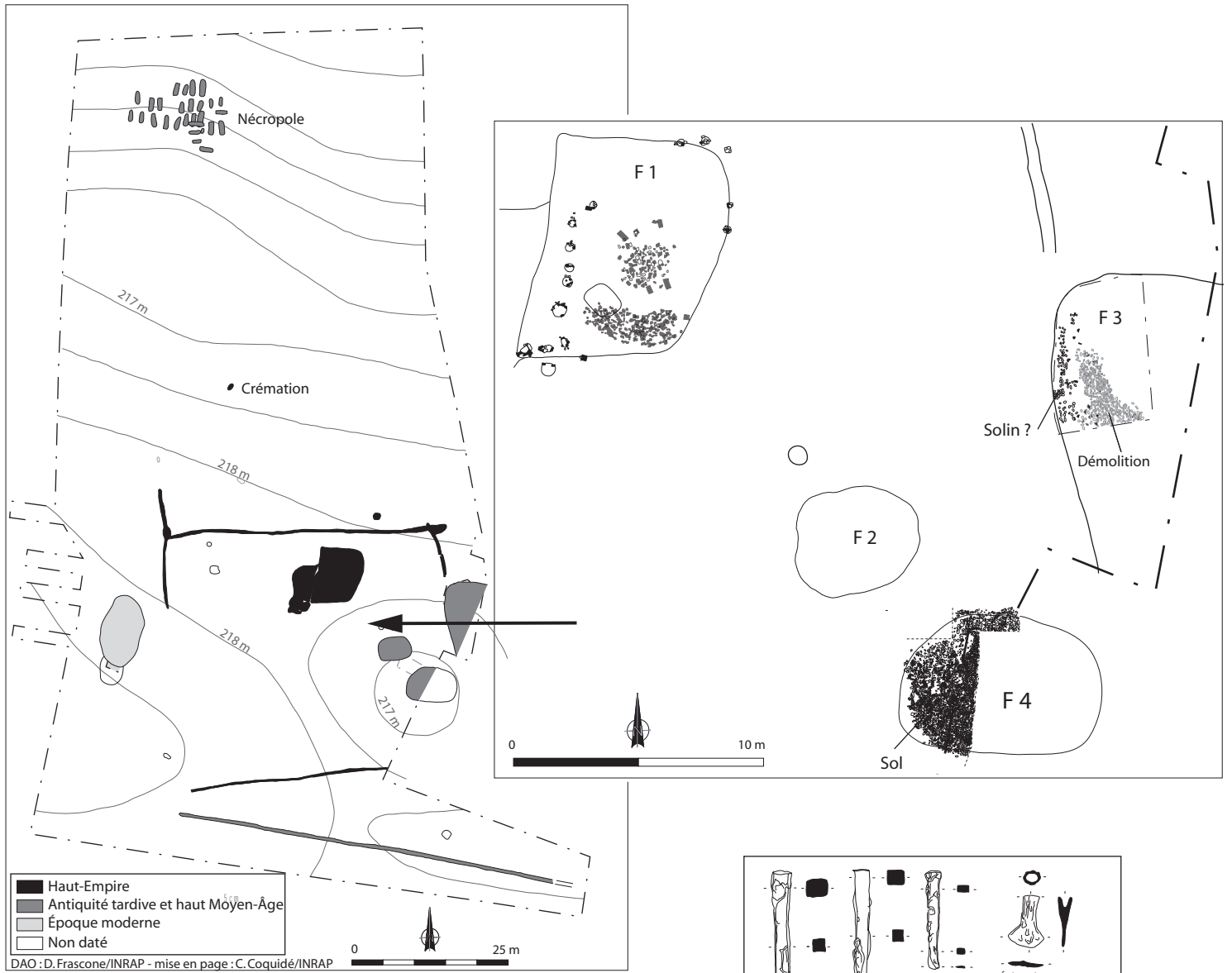


Fig. 9. Meyzieu "Le Trillet" : plan masse et détails des excavations aménagées.

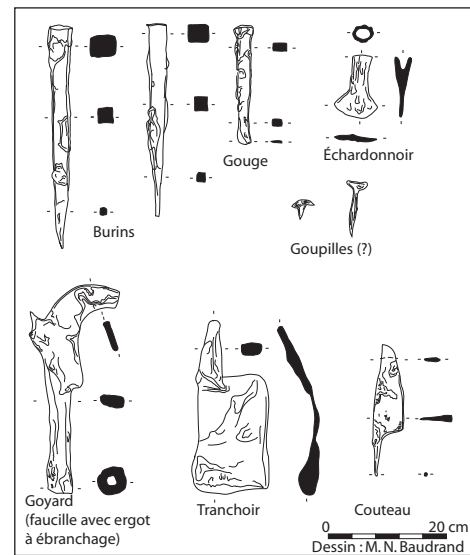


Fig. 10. Meyzieu "Le Trillet" : outillage en fer.

médiéval. Le système d'enclos orthoformé qui cohabite au moins avec cette dernière période suggère une organisation forte du territoire, dont certains des cadres survivront à l'occupation.

- Meyzieu "Le Trillet"

Le site de Meyzieu «Le Trillet» se situe à quelques dizaines de mètres du haut de versant nord de la butte morainique¹⁹. La fouille a livré 4 à 5 aménagements excavés répartis du I^{er} au IV^e s. p.C. Un enclos formé par des fossés ou des palissades dessinant une surface de 48 m d'est en ouest et de 40 m du nord au sud semble délimiter ce secteur. Quelques fosses ou des trous de poteaux inorganisés ponctuent cet espace. À une vingtaine de mètres au nord, hors enclos, une crémation du II^e s. p.C. a été fouillée. Plus loin, dans la même direction, une nécropole à inhumation de la fin de l'Antiquité (IV^e et V^e s.) occupe le rebord du versant. Les analyses 14C indiquent que les dernières sépultures ont pu intervenir au cours des VII^e ou VIII^e s.²⁰ (fig. 9).

L'excavation F1 est bordée de trous de poteaux indiquant une armature de bois pouvant avoir soutenu un clayonnage ou des murs en pisé. L'espace circonscrit mesure 6 m d'est en ouest et 8 m du nord au sud, soit une superficie de 48 m². La présence de tuiles et de charbons de bois dans le comblement de cette structure suggère la présence d'une toiture en tuiles dont la charpente aurait brûlé. Le mobilier était essentiellement constitué de fragments de céramique des I^{er} et II^e s.

La structure F2, de dimensions plus modestes (5 m est-ouest, 4 m nord-sud, soit 20 m²), était comblée d'une couche carbonneuse recouverte d'un sédiment contenant de nombreux fragments de tuiles de taille importante. L'exiguïté de cet espace et l'absence de certains éléments de construction (trous de poteaux ou solins) permet de douter de la réelle utilisation de cette cavité en temps qu'espace habitable ou de travail. Doit-on y voir une fosse ayant recueilli le matériau de destruction d'une autre structure ?

La structure F 3, située en bordure d'emprise et partiellement fouillée, est la plus vaste de ces constructions. Par projection, on peut restituer un creusement de 12 m nord-sud et de 8 m est-ouest couvrant ainsi une superficie de près de 100 m². La structure semble bordée d'un solin de galets dont une partie a glissé vers l'intérieur de la cavité après abandon. Le peu de fragments de tuiles piégés dans la démolition laisse supposer la présence d'une toiture en matériau périssable.

Le mobilier issu de la fouille est constitué de nombreux fragments de céramique datables de la première moitié du II^e s. alors qu'une série de 7 monnaies étend la chronologie de la fin du II^e s. p.C. jusqu'aux années 260-270 (règne de Marc Aurèle pour la plus ancienne, règnes de Gallien et Postume pour les plus récentes). Cette série monétaire est quasiment identique à celle qui fut découverte dans une structure similaire mise au jour sur le site de "La Dent". Une fonction d'habitation semble probable étant donné la superficie, la possible subdivision en plusieurs espaces et la présence d'objets de la vie quotidienne en assez grande quantité. En particulier, des outils liés à une activité agricole ou artisanale (le travail du bois ?) y ont été retrouvés en assez grand nombre. Il semble donc qu'il ait pu comprendre une pièce destinée à ranger cet outillage (fig. 10).

L'excavation F4, également située en limite d'emprise, est constituée d'un sol de cailloutis calibré (galets de 5 cm environ) permettant probablement de stabiliser un terrain sensible à l'humidité, vu la situation de cette structure au centre d'une légère dépression. Aucun des complements ne permet de supposer qu'il s'agit d'une boutasse. Cette cavité devait mesurer, au maximum, 7,5 m d'est en ouest et 5,5 m du nord au sud, couvrant ainsi près de 40 m². Les murs et la toiture devaient être construits en matériau périssable dans la mesure où aucun fragment de tuile ni aucune pierre équarrie n'étaient présents sur le sol de cailloutis. Un outil (ciseau à bois ?) ainsi que quelques clous constituent le seul mobilier retrouvé dans cet espace. L'absence de tout autre mobilier permet de supposer une grange ou une bergerie, activités ne laissant aucune trace tangible d'un point de vue archéologique.

19- Responsable d'opération : D. Frascone.

20- Étude de la nécropole, discussion chronologique et présentation du contexte : Blaizot *et al.* 2001.

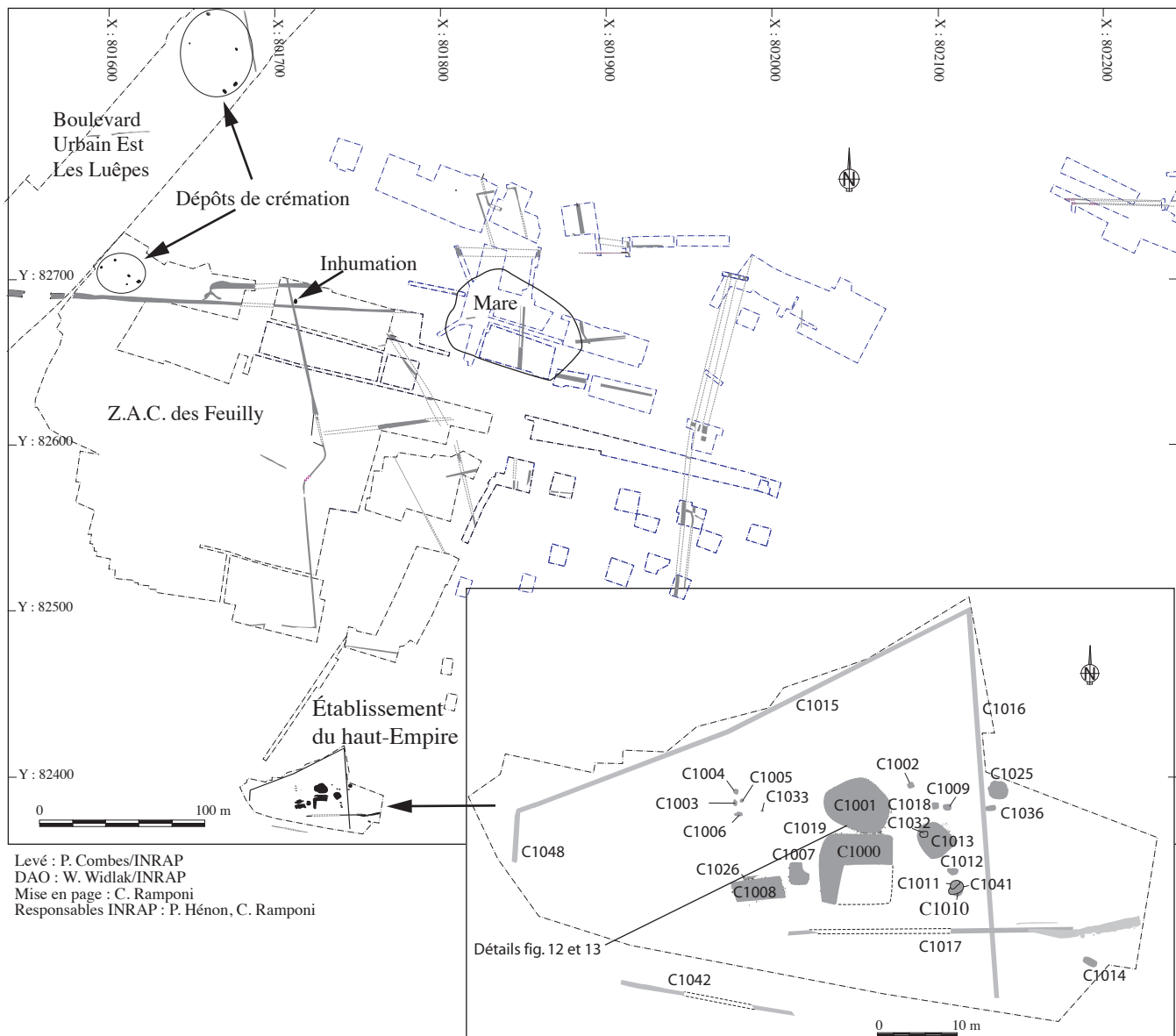


Fig. 11. Saint-Priest "Les Feuilly" : plan masse et détail sur l'occupation antique.

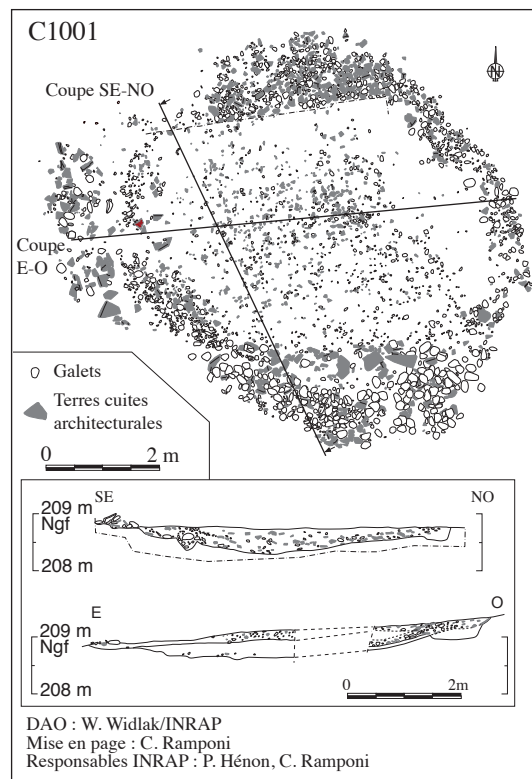
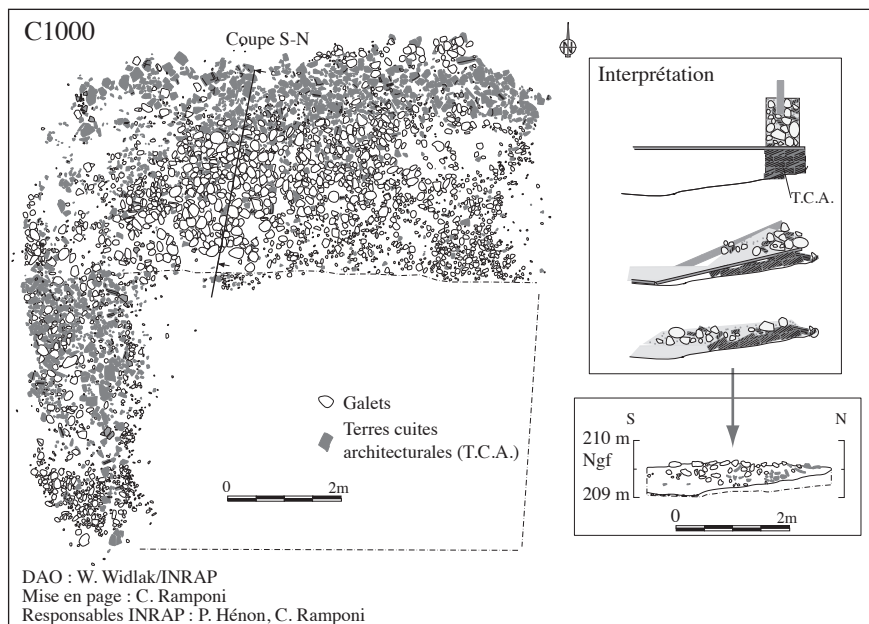
Le site de Meyzieu “Le Trillet” a donc permis l’étude d’un espace de vie rural agglomérant plusieurs structures dont les fonctions pouvaient être complémentaires. Les excavations F1 puis F3 ont pu ainsi servir d’habitation, F4 de bâtiment agricole (?), alors que la fonction de F2 est plus incertaine. Il n’est pas impossible que d’autres structures du même type aient été présentes plus à l’est. Les modes de construction sont variés (poteaux pour F1, solins pour F3, sablières pour F2 et F4 (?)) – plancher sur vide sanitaire pour F1, F2 et F3 et sol de cailloutis pour F4 – toiture de tuiles pour F1, F2, F3 (?) et en matériau périssable pour F4). L’utilisation de la pierre de taille n’est pas attestée.

• Saint-Priest “Les Feuilly”

Un petit établissement rural de la deuxième moitié du 1^{er} s. p.C. (plus probablement de la fin de ce siècle mais pas au-delà du premier quart du 2^e s. p.C.) a été reconnu lors de la fouille de la Z.A.C. des Feuilly²¹ (fig. 11). Il comprend plusieurs bâtiments sur solins, de petites fosses, des foyers en cuvette, un puits et plusieurs drains dont l’un est bordé d’une palissade. En raison du plan et de l’organisation peu lisibles au décapage, une fouille fine a été nécessaire pour mettre en évidence des constructions dans ce qui, à première vue, pouvait passer pour des amas de tuiles et de galets piégés dans des dépressions naturelles (fig. 12-13).

Fig. 12 ▽. Saint-Priest “Les Feuilly” : excavation aménagée C 1000, coupe et restitution.

Fig. 13. Saint-Priest “Les Feuilly” : excavation aménagée C 1001 et coupes.



21- Responsables de la fouille INRAP : P. Hénon et C. Ramponi.
Étude : P. Roussel, C. Ramponi, N. Attiah.

L'installation antique se tient en rebord d'une butte qui surplombe, relativement abruptement, d'une petite dizaine de mètres la plaine fluvioglaciale s'étendant au sud. Elle se place également en position dominante par rapport au plateau moraino-loessique, situé au nord, et présente une pente de 9 % dans cette direction. En haut de pente, le cailloutis morainique affleure sous la terre végétale alors qu'un léger recouvrement limoneux s'observe dans la partie basse. L'absence de ce dernier à l'amont peut éventuellement impliquer une ablation non quantifiable des vestiges. Les décapages extensifs au nord du site, dans des zones stratifiées, ont permis de retrouver des installations contemporaines de cet établissement. Il s'agit d'abord de 10 fosses à dépôts de crémation, 5 sur la ZAC des Feuilly²², éloignées de 350 m, et 5 sur le tracé du Boulevard Urbain Est²³, à environ 440 m vers le nord/nord-ouest. Une inhumation, également sur Les Feuilly, se trouve à un peu moins de 300 m vers le nord (fig. 11). Plus généralement, ont été observés une mare ainsi que des tracés linéaires (fossés et chemins), dont certains reprennent l'orientation ou même le tracé des fossés-drains et de la palissade entourant l'implantation gallo-romaine. Difficilement datables, certains pourraient remonter à l'Antiquité.

Enfin, à 1 km au nord-ouest, toujours en partie haute de la butte, un site protéiforme évolue du II^e s. au VII^e s. p.C. sans que la continuité de l'occupation soit avérée. Un fossé, une palissade, des fosses et de nombreux trous de poteaux s'y succèdent. Leur étude livre un mobilier varié : quelques céramiques, du verre, une lampe métallique ainsi qu'un important lot monétaire tardif²⁴.

Sur "Les Feuilly", à l'exception d'un puits et de deux foyers, les structures sont implantées à l'intérieur d'un enclos fossoyé qui délimite un espace trapézoïdal d'environ 2200 m². Toutefois, seul le fossé méridional (C1017) dessine avec certitude l'une des limites physiques du site, car il est doublé

d'une palissade sur sa bordure sud. Les autres structures linéaires ont été interprétées comme des drains protégeant éventuellement les aménagements des ruissellements. L'occupation de l'espace s'organise de manière dense selon un axe ouest-est autour de deux édifices principaux (C1000 et C1001) et de constructions plus petites, interprétées comme secondaires, mais qui jouxtent les précédentes ; 1 à 3 mètres les séparent. Deux zones d'activités s'agrègent en périphérie avec, au nord-ouest, 5 petites excavations (2 trous de poteaux et 3 fosses dont la fonction reste inconnue) et, à l'est, une série de huit foyers ainsi qu'un puits. Les foyers de formes rectangulaires ou ovales se classent en deux catégories, l'une comprise entre 0,85 et 1 m x 0,75 à 0,85 m et l'autre de 1,20 à 1,85 m x 0,70 à 0,95 m ; tous ont un fond et des parois rubéfiés. L'un d'entre eux (C1032) se trouve sous un édifice (C1013), un autre C1036 recoupe un drain (C1016), dénotant une chronologie interne qu'il n'a pas été possible d'affiner. Le puits, enfin, a une section circulaire de 1,20 m de diamètre. Il a été vidé sur 5 m de profondeur sans que son fond soit atteint.

Les édifices reconnus, au nombre de cinq, sont de formes différentes. Dans deux cas il s'agit d'épandages de galets et de tuiles (C1008 et C1013) sans creusement sous-jacent, avec tout de même un muret (C1026) qui borde l'un d'entre eux. C1007 est également composé de galets et de tuiles, mais entassés dans un creusement rectangulaire d'une vingtaine de centimètres de profondeur, couvrant 7,56 m². Seuls C1000 et C1001 présentent des coupes permettant d'envisager des constructions élaborées.

L'édifice C1000 (fig. 12), d'une superficie estimée à 72 m² (9 m x 8 m) révèle, au travers de sa coupe, un creusement d'une profondeur maximale de 50 cm, qui ménage un fond pratiquement horizontal malgré le pendage du terrain. Ses parois, inclinées au nord et à l'ouest, sont recouvertes par des tuiles visibles en surface sur le pourtour de la structure. Le fond de la cuvette, mais également une partie de ces tuiles sont colmatés par un limon sableux brun clair incluant des charbons de bois et des nodules de terre cuite, mais exempt de tuiles ou d'autres artefacts. Le tout est surmonté de nombreux galets, de rares tuiles et d'un peu de céramique. La superposition de ces couches nous permet de proposer pour la

22- Les études de ces dépôts de crémations ont été menées respectivement par F. Blaizot/INRAP et I. Villemeur.

23- Étude de J.-L. Gisclon/INRAP.

24- Ayala, Cécillon, Franc, 2000 : Saint-Priest "Parc Technologique de la Porte des Alpes, Mail Central : rue Minerve", rapport de fouilles déposé au SRA.

construction le scénario suivant : — 1 : un creusement précède l'installation en bordure de laquelle des solins en tuiles ou briques sont liés ou non à la terre ; — 2 : le creusement peut servir de sol ou être surmonté d'un plancher ménageant un vide sanitaire ; — 3 : au-dessus des solins, des murets en galets contenant de rares tuiles sont construits, le reste des élévations pouvant être mixte ; — 4 : vient ensuite la toiture en tuiles ou en matériaux périssables. À noter que, si le site n'a révélé aucune toiture effondrée, le comblement du puits comprenait un nombre important de *tegulae* et d'*imbrices*, ainsi que quelques briques.

Pour l'édifice C1001, la stratigraphie laisse apparaître deux états successifs de construction (fig. 13). Le premier état, de plan sub-circulaire ou ovale, couvre un espace d'au moins 33 m². Le fond, relativement plat et horizontal, est compris dans un creusement initial d'une profondeur de 30 cm maximum. Les profils est-ouest et nord-sud, très similaires, mettent en évidence, sur le pourtour de la cuvette, des tranchées à profil en U à l'ouest, à l'est et au nord, et à profil en V au sud. Ces tranchées sont remplies de limons argileux compacts contenant en inclusion de rares nodules de terre cuite et de charbons de bois. L'absence de pierres et de tuiles dans ces tranchées périphériques traduit peut-être l'installation d'une sablière basse en bois, surmontée d'un plancher avant l'édification de solins en matériaux variés. Ces derniers se matérialisent par la présence d'un mélange de galets et de fragments de tuiles sur les contours de l'excavation. Le sédiment limoneux retrouvé dans sa partie centrale pouvait alors provenir des murs en terre.

Le second état est mis en chantier alors que le premier édifice est détruit. Le creusement, encore partiellement visible, est comblé par des tuiles et des galets, puis par un apport de cailloutis sur une épaisseur variable, de manière à ménager un sol quasiment horizontal. La forme et la nature de ce second état sont plus lacunaires que le premier. Les matériaux de construction retrouvés dans l'effondrement de tous ces édifices, excavés ou non, ne présentent aucune trace de mortier.

Les rejets anthropiques ne sont pas nombreux. Ils se répartissent sur toute l'emprise, aussi bien dans les démolitions des bâtiments que dans les comblements des fosses, des foyers, du puits et de l'un des drains. Cependant, la majeure partie

provient de l'espace entre les édifices C1000 et C1001. Un phasage dans l'organisation de l'espace est perceptible grâce au remaniement du bâtiment C1001, au chevauchement drain/foyer et au comblement volontaire du puits, mais impossible à détailler pour une occupation ne devant probablement pas dépasser le demi-siècle, peut-être même le quart. Il faut souligner l'aspect rural du lot céramique composé majoritairement de céramiques grises à cuire et de mortiers²⁵. Plusieurs objets métalliques, parmi lesquels le pêne d'une serrure, une rondelle et un probable poids de balance, tous trois en bronze, une dizaine de clous de construction, une lampe à graisse, ainsi que quatre autres objets en fer de détermination douteuse (charnière, outils indéterminés, burin ou clou et anse de récipient), ont été mis au jour. Dix-huit fragments de meules domestiques en basalte et un seul fragment de faune, un tibia de coq domestique, complètent les découvertes pouvant nous aider à caractériser ce site.²⁶

Nous sommes donc en présence de ce que nous interprétons comme une occupation nucléaire unique, probablement un habitat rural, comprenant un nombre restreint de structures.

Habitats sur fondations de tradition antique

Quelques établissements présentent une morphologie beaucoup plus classique et adoptent un bâti sur fondations. Ils ont été repérés lors de sondages, mais aucun n'a fait l'objet de fouilles préventives. L'un d'entre eux a néanmoins bénéficié d'une fouille d'urgence ("La Grande Seiglière") et a été publié parmi d'autres recherches²⁷. À ce jour, tous se situent en bas de versant.

- Genas "La Grande Seiglière"

Le site occupe un bas de versant non loin de l'établissement des "Hermières". Le décapage, d'un peu plus de 20 m de large, s'est concentré sur le bâtiment. Au moins deux états d'axes légèrement divergents se succèdent et dessinent l'extrémité orientale d'un édifice daté des I^{er}-III^e s. p.C. Chaque

25- Détermination et proposition de datation : C. Bonnet/INRAP.

26- Détermination D. Lalaï/INRAP.

27- Prospections, sondages ou fouilles d'urgence, largement illustrés dans Monnier 1990.

état révèle une construction d'une quinzaine de mètres de large, assise sur des murs en galets parfois simplement liés à la terre. Plusieurs pièces y sont visibles, la variété des sols (terre battue, briques pilées ou galets jointifs) induisant des fonctions différentes. Aucun indice ne témoigne du type d'élévation en usage (maçonnerie ou en matériaux périssables). Bien qu'aucune toiture effondrée ne soit observée, on note la présence de nombreuses *tegulae* aux abords. Hors les murs, il semble qu'un enclos fossoyé ait entouré le premier édifice tandis que, sous et à proximité de ce dernier, apparaissent quelques fosses dépotoirs ainsi que deux foyers. Enfin, quelques sondages profonds ont permis de repérer d'autres structures oblitérées par les dépôts antiques les plus récents, l'urgence de la situation n'ayant pas permis de les explorer plus avant (fig. 4).

L'étude céramique globale propose une fourchette chronologique qui couvre les trois premiers siècles de notre ère, sans certitude pour les premières décennies. Sur la totalité des lots, la sigillée ne représente pas 10 % du total, la plus grande part revenant largement aux céramiques communes rouges ou sombres (plus de 450 fragments sur 741). Les communes claires et les amphores (respectivement 125 et 80 fragments) viennent à la suite. On remarque également deux morceaux de statuettes en terre blanche de l'Allier. Le matériel métallique est rare : 3 fragments, dont un peson de balance en plomb, des clous et quelques scories alors que 10 éléments de meule en "pierre volcanique" sont collectés.

Si les plans dégagés sont de tradition antique, le mobilier ne diffère en rien de celui des sites précédents. Seuls le poids de balance et les deux fragments de statuettes en terre blanche, quoique n'ayant rien d'exceptionnel, se distinguent. L'occupation de cet établissement ne semble pas se prolonger au-delà du III^e s. p.C.

La fouille de sauvetage de l'édifice de "La Grande Seiglière" a impulsé 4 opérations de sondages à proximité : aucune n'a livré de vestiges, limitant de fait l'extension au sol du ou des bâtiments²⁸.

- D'autres sites sur fondations

D'autres sondages ont livré quelques "murs", également cantonnés dans la plaine, en pied de versant. Après compilation des données, on est frappé par l'aspect disséminé et relativement localisé des constructions. Un semis assez lâche que semblent également adopter les vestiges funéraires (fig. 2).

À 200 m au sud de "La Grande Seiglière", le même suivi de travaux a mis au jour une excavation avec sol pavé de "gros galets". Le comblement, très charbonneux, a livré des tessons antiques (communes grises et claires, un fragment de sigillée) et quelques clous, mais aucune *tegula*. Un kilomètre au sud du même tracé, une fosse colmatée de *tegulae* a livré 87 tessons, dont 41 de communes grises, 15 de *dolium* et 10 d'amphore. Plus loin encore, toujours en pied de butte, c'est un angle de fondation en galet qui est apparu. À proximité, un fossé "de 20 m de large, rempli de galets sur 0,60" a livré d'autres *tegulae*.

Au nord de la butte, à proximité du site du "Trillet", des murs antiques avaient été découverts lors des sondages de la Rocade est. Non menacé par les travaux, ce site a été abandonné. Plus tard, 6 hectares ont été sondés sur les parcelles mitoyennes (Mezieu "Peyssilieu"), mais n'ont livré que 3 structures funéraires et un fossé mal daté dans une couche de limon mobilisant de nombreuses *tegulae* fragmentées.

Environ 500 m à l'est, à Mezieu "Le Rambion", d'autres murs associés à des sépultures avaient été mis au jour lors d'une surveillance de travaux. Une emprise de 1,3 hectare évaluée immédiatement au nord permet d'observer 4 structures liées à une crémation, de rares fosses - l'une livrera un mobilier augustéen - et des traces agraires piégées dans un micro-relief²⁹.

28- Rapports déposés au SRA : Gisclon 2001, Coquidé 1999, 2001 et 2004.

29- Rapports déposés au SRA : respectivement Bellon 2005 et Rebiscoul 2001.

SYNTHÈSE

Vers une typologie

Si toute typologie est réductrice, elle permet ici de faire émerger des occupations jusqu'alors laissées dans l'ombre.

Les bâtiments mis au jour sont des habitats. Ils sont de plein pied sur solins, semi-excavés sur solins (ou solins et poteaux) ou sur fondations (fig. 4, 5, 6, 9, 11). Les surfaces les plus modestes, soit 15 à 20 m², sont des édifices de plain-pied sur solins et sol de terre battue. Elles apparaissent au 1^{er} s. p.C. à "L'Épine" pour disparaître vers le milieu du siècle. Les excavations aménagées présentent des sols en terre battue, en cailloutis ou en galets, parfois des foyers intérieurs. L'irrégularité de certains négatifs signale peut-être l'emploi de vides sanitaires. Les surfaces dégagées pourraient aisément accueillir des cloisons mais aucune trace n'a été relevée. Un phasage interne a parfois pu y être détaillé. Les bâtiments sur fondations sont de plan plus complexe, les sols y sont parfois plus élaborés ("briques ou tuiles pilées"). On note à ce jour l'absence de tout élément de confort de type salle d'eau ou hypocauste. Quelle que soit la forme, rien ne confirme la présence d'élévations en dur, la solution "mixte" restant tout à fait appropriée.

Partout, des structures de combustion sont implantées à proximité, petits foyers à la sole simplement rubéfiée ou four avec laboratoire et fosse de vidange. Aucune production n'ayant été mise au jour, il pourrait s'agir simplement d'activités culinaires. Les surfaces uniquement délimitées par des poteaux restent indéterminées, de plans incomplets, sans aucun aménagement. À ce jour, seules des déterminations de type enclos ou annexe ont été avancées.

L'aspect modeste qui se dégage de certains plans et du mobilier ne doit pas pousser au misérabilisme. Quoique sans luxe, toutes les composantes de la vie matérielle sont représentées. Les *tegulae* qui apparaissent vers la fin de l'époque augustéenne à "L'Épine" sont partout. Un mobilier céramique est fréquemment mis au jour dans les niveaux de circulation et de démolition. Au début de l'ère, le décor est marqué de traditions locales (décor digités, incisés), mais adopte pâtes et formes antiques. Bien que les vases en communes sombres restent majoritaires, les ensembles postérieurs au 1^{er} s. p.C.

attestent de l'usage d'amphores ou de vases d'importation en céramique ou en verre qui agrémentent occasionnellement le vaisselier. Des monnaies s'associent régulièrement à ces ensembles. Des éléments de fer et de bronze sont collectés sous forme de fragments de peinture qui indiquent la présence d'ouvertures élaborées, voire de pièces d'assemblage ou de menuiserie. Deux statuettes en terre blanche ("La Grande Seiglière") et un bouton décoratif en verre mosaïqué ("L'Épine") ouvrent même vers un registre plus décoratif. Quelle que soit la forme du bâti, aucune différence notable ne se dégage de ces ensembles mobiliers.

Les témoins d'activités spécialisées paraissent liés aux besoins de la vie quotidienne : des éléments de meule en basalte pour la mouture (fréquemment), une forge à la technologie modeste (réparation ou refonte de petits éléments à "L'Épine"). La petite gravière sur le versant de "La Chapelle" permet sans doute de subvenir à une demande locale et assure la production de matériaux de petits calibres entrant dans la composition de certaines élévations ou radiers de sol.

L'oxydation des sols ayant entraîné une mauvaise conservation des macro-restes et des pollens, les activités agraires n'apparaissent qu'en filigrane. Les enclos et fossés en sont le meilleur argument, portant la mise en valeur du territoire bien au-delà de l'espace bâti à "L'Épine", "La Chapelle" et peut-être aux "Feuilly" (fig. 5, 6, 11). Au "Rambion", ce sont des traces de labours qui sont fossilisées dans le substrat. L'excavation de mares de grande envergure, certaines aménagées de sols en gravier, suggère également une gestion de l'eau qui dépasse le strict cadre du quotidien ("L'Épine", "Les Feuilly"). Sur "L'Épine", le branchement de drains sur le réseau fossé dénote un opportunisme local très développé. Dans un autre registre, l'un des édifices semi-excavés du "Trillet" livre un ensemble d'outils en fer qui témoigne de la présence d'une petite agriculture et du travail du bois (fig. 10). Seul le bâtiment de "La Grande Seiglière", peut-être limité par son décapage, ne livre aucun indice d'activités. On y note en revanche un poids de balance qui, sans aller jusqu'au commerce, indique néanmoins un souci de mesure des poids. Un objet en plomb pourrait être identifié comme tel aux "Feuilly", ainsi qu'une *tegula* percée à "L'Épine". Pesons et fusaïoles sont absents.

Discriminer l'élevage de l'agriculture est une tâche ardue. La dégradation des ossements issus des loess altérés est mentionnée, des restes à l'état de traces n'ont pu être prélevés. À "L'Épine", les ensembles fauniques traduisent la présence de la triade classique, augmentée anecdotiquement du chien ou du cheval. Les animaux sont souvent adultes, le bœuf étant plus fréquent – pour le trait ? On mentionne un coq sur le site des "Feuilly" et quelques fragments non identifiés très altérés à "Le Trillet". Les restes fauniques sont donc erratiques et quantifier la part de l'élevage semble impossible.

Lieux de vie, activités agraires et sépultures rassemblés sur un même territoire, ces sites semblent pouvoir être interprétés comme des "fermes" ou des exploitations rurales. Certains, présentant un bâti orthonormé sur fondations, révèlent une incontestable influence antique. D'autres édifices n'emploient que des matériaux périssables, les plans de masse trouvant alors des comparaisons parmi les occupations laténiennes. Pourtant, du point de vue du mobilier, aucune distinction n'est effective. La discrimination perceptible dans les choix architecturaux peut éventuellement refléter des différences culturelles ou statutaires que le cadre de vie matériel ne traduit pas d'une manière évidente.

Une chronologie étendue

Un seul site présenté, en l'état des décapages, hérite d'une occupation laténiennne (fig. 5). Hasard ou héritage, cette ferme indigène au mobilier relativement évolué donne naissance à une forme d'occupation originale, l'habitat groupé de "L'Épine". Les décennies tibéro-claudiennes sont suivies par un changement dans les modes de construction et peut-être d'approvisionnement. Cette période correspond apparemment à l'émergence des autres sites. À l'exception des "Feuilly" dont l'occupation (en limite de décapage...) se cantonne à la charnière du I^{er} et du II^e s. p.C., tous survivent au moins jusqu'au III^e s. p.C. On constate alors l'abandon définitif de l'exploitation groupée de "L'Épine" et celle de tradition antique de la "Grande Seiglière". À "Le Trillet", si les habitats disparaissent au III^e ou au début du IV^e s., la nécropole qui s'installe à partir de cette période semble encore accueillir une sépulture au VII^e ou VIII^e s. (fig. 9). Le site de "La Chapelle" survit à la fin de l'Antiquité et passe également le cap du Moyen Âge jusqu'aux VI^e-

VII^e s. p.C., l'occupation principale se développant sur l'emprise à partir du X^e siècle (fig. 6). Mais le corpus reste insuffisant et d'autres études seraient nécessaires pour dessiner les grandes lignes et les ruptures de cette occupation du sol.

En dépit d'une matérialisation au sol "légère", plusieurs de ces implantations ont eu des incidences foncières qui sont encore perceptibles de nos jours. Ainsi, certains linéaires antiques ont survécu, évoluant parfois de l'enclos à la limite de champs ou au chemin ("L'Épine"). On note également à l'endroit des sites la persistance de formes parcellaires ramassées, voir de tracés indentés, rompant le rythme des terres laniérées ("L'Épine", "La Chapelle" et "Les Hermières").

Un environnement partagé

Quelques plans de masse permettent de délimiter la surface au sol d'un habitat enclos ou son aire d'influence par l'extension des zones fossoyées. Seule la surface de l'enclos du "Trillet" est disponible, soit environ 1920 m² (fig. 9). À "La Chapelle" et "Les Hermières", le quadrillage des fossés ou palissades ponctue le sol tous les 69 à 77 m, mais l'emprise ne permet pas de préciser les limites de ces espaces (fig. 6).

Certains rayons d'activité sont disponibles. Sur "La Chapelle" et "Les Hermières" et à "L'Épine", les enclos qui s'appuient sur l'occupation font plus que doubler l'emprise au sol des sites et se développent encore à plus de 200 à 300 m des habitats (fig. 5-6). Sur "Les Feuilly", une grande mare se situe à 300 m de l'habitat, l'ensemble du réseau fossoyé ne pouvant être corrélé à l'occupation antique (fig. 11). La densité de ces vestiges, fossés et palissades, s'amointrit avec la distance. Ces extensions ne sont peut-être qu'un *minimum*, une vision sans doute encore trop restrictive en regard de ce qu'est la réalité de n'importe quelle activité humaine hors contrainte urbanistique forte. Se pose ainsi la question des structures funéraires implantées à plusieurs dizaines, voire centaines de mètres de tout habitat, et dont le rattachement à l'une ou l'autre des occupations, même synchrone, reste problématique.

Sur certains sites, la dispersion chronologique des vestiges pose question ("La Chapelle", "Les Hermières" et "Le Trillet"). Si la continuité de l'occupation semble réelle et plaide en faveur d'une certaine stabilité des cadres de vie, les structures

d'habitat ne suffisent pas à assurer la continuité. Une certaine mobilité semble possible autour des versants, qui pourraient révéler un ruban plus ou moins continu de sites. À ce jour, peu d'emprises abordant les versants sont restées négatives ; la notion de "site" serait à réexaminer. Les prospections et les découvertes anciennes confirmeraient ce fait, livrant de nombreux indices d'occupation éparpillés sur les marges du relief : *tegulae* et céramiques, objets en bronze, trésors, constructions plus ou moins mal localisées comme celles qui sont mentionnées à Azieu ou à Genas³⁰. Vu le corpus dégagé, il est possible que les limites d'emprise aient systématiquement occulté les groupements les plus denses...

Les bâtiments sur fondation installés sur les piémonts ont longtemps été considérés comme des *villae*, les occupations du haut de versant, apparemment mineures, leur étant théoriquement inféodées. Les activités agraires étaient supposées tournées vers les grandes étendues de la plaine. La synthèse des données disponibles a permis de modifier cette lecture. En effet, les sites de haut de versant, qui peuvent prétendre à une certaine autonomie et occupent de préférence les rebords graveleux des reliefs, sont également en mesure d'exploiter l'intérieur des buttes morainiques dont les sols sont enrichis d'épais loess périglaciaires. Cette petite agriculture ne doit pourtant pas dévaloriser le potentiel de la plaine qui, quoiqu'offrant un substrat caillouteux moins attractif, permet des activités agraires plus extensives. La production pourrait viser l'autarcie ou concerner l'approvisionnement de l'agglomération la plus proche, *Lugdunum* par exemple³¹. Se diriger vers l'ouest par voie terrestre signifie composer avec la traversée d'une confluence Rhône-Saône instable. La voie fluviale pourrait également être considérée, la *villa* de "La Dent" occupant alors une situation-relais relativement privilégiée au nord en bordure du fleuve. Évoluant au moins du 1^{er} s. p.C. jusqu'au haut Moyen Âge, elle synthétise également plusieurs

des formes du bâti présentées précédemment, du plan complexe d'une *pars urbana* fondée "en dur" à l'excavation aménagée abritant une forge.

CONCLUSION

Un des acquis du colloque aura été de libérer les mots et de proposer un large panel de termes dont certains, hameau ou village, étaient longtemps restés exclus du champ antique³². La valorisation de ces occupations "hors norme" a été l'occasion de constater leur émergence dans presque toutes les provinces présentées. Ainsi, des établissements similaires aux habitats ou exploitations rhônalpins ont été mis au jour dans la plaine de France³³ ou aux abords de la ville de Nîmes.

Dans le cadre de cet article, on distingue donc deux types d'occupation du sol : un habitat enclos, unité agraire apparemment tournée vers l'exploitation des ressources locales, et un groupement d'exploitations (un hameau ?), plus ouvert. Pour le premier groupe, le mieux représenté, des préférences culturelles conduisent à des cadres de vie dissemblables. Un mode de construction de tradition locale, en continuité avec les acquis indigènes, coexiste avec une tradition antique dont les modules et plans orthonormés apparaissent au 1^{er} s. p.C. Si ces divergences culturelles se traduisent par des plans masses que tout semble opposer, rien ne les différencie en terme de mobilier, caractéristique du monde rural gallo-romain. Aucune hiérarchie ne transparait mais il est vraisemblable que leur grande proximité induise des interactions fortes. Les constantes mutations spatiales des sites de hauteur interrogent, quant à elles, sur la notion de site ou de territoire.

L'exploitation de l'intérieur des buttes morainiques à couverture loessique et celle de la plaine graveleuse pourrait induire deux modes de cultures complémentaires et augmenter le potentiel des ressources locales. Ces productions visaient-elles à l'autarcie ou alimentaient-elles des marchés urbains ? On remarque, enfin, la survie des établissements de tradition indigène alors que ceux

30- Monnier 1990, 18 ; 164.

31- Une distance équivalente à 10 à 15 km permet un déplacement quotidien (Chevallier 1998). Une production fruitière péri-urbaine alimentant l'économie locale a ainsi été mise en évidence dans un rayon de 10 km autour de Reims (Koehler 2003).

32- Ferdière 2005, 239 ou Leveau *et al.* 1998, 261.

33- Ouzoulias 2007.

de tradition antique semblent marquer le pas à partir du III^e s.

Localement, l'étude présentée demanderait à être élargie aux quelques autres sites fouillés ne relevant pas des catégories *villa/vicus*. On trouve encore peu de matière à comparer. Les habitats ruraux à plans de tradition antique sont relativement fréquents³⁴, ceux de tradition locale le sont beaucoup moins (Marennnes "Le Pillon"³⁵). Le regroupement de "L'Épine" peine à trouver une référence. Outre la mise au jour de nouveaux sites augmentant ce corpus, d'autres pistes de recherche archéologique sont encore à exploiter. Des programmes de prospections autour des buttes morainiques de Saint-Priest ou de Pusignan permettraient de valider, ou d'invalider, les schémas dégagés, notamment sur les choix d'implantation par rapport au relief. De même, une approche diachronique triant et intégrant les données des périodes laténienne et alto-médiévale devrait favoriser une meilleure compréhension de la formation des campagnes dans la cité viennoise et plus largement autour de Lyon. Concernant les productions agraires, presque tout reste à faire.

Bibliographie

- Blaizot, Fr., Chr. Bonnet, D. Castex et H. Duday (2001) : "Trois cimetières ruraux de l'Antiquité tardive dans la moyenne vallée du Rhône", *Gallia*, 58, 271-361.
- Chevallier, R. (1998) : "Problématique du *suburbium*. L'image de la ville vue de l'extérieur", *Caesarodunum*, XXXII, 21-33.
- Coquidé, C. et Chr. Vermeulen (1999) : "Évolution d'une zone d'habitat rural du I^{er} s. av. J.-C. au III^e s. ap. J.-C. : Chassieu-Genas 'L'Épine' (Rhône)", *RAN*, 32, 197-244.
- Coquidé, C. (2003) : "Les structures linéaires fossoyées issues de l'archéologie préventive dans l'Est lyonnais : essai de synthèse", *RAN*, 36, 7-24.
- De Klijn, H., S. Motte et G. Vicherd (1996) : "Éléments sur la romanisation des campagnes en Nord-Rhône-Alpes", *RAP*, 11/1996, 271-286.
- Ferdière, A. (2005) : *Les Gaules. I^{er} s. av. J.-C. – V^e s. ap. J.-C.*, Paris.
- Koehler, A. (2003) : "Vergers antiques dans les campagnes péri-urbaines : le cas de Reims", *RAP*, 1/2, 37-45.
- Leveau, Ph., P. Sillières et J. P. Vallat (1993) : *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris.
- Monnier, J. (1990) : *La Dent. Site gallo-romain à Meyzieu (Rhône), Découvertes archéologiques à Genas, Azieu et Décines-Charpieu*, CERGR, 8, Lyon.
- Ouzoulias, P. (2007) : "Faut-il déromaniser l'archéologie des campagnes gallo-romaines ?", *Archéopages*, 18, 22-24.
- Van Ossel, P. (1992) : *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Gallia Suppl. 51.

34- La compilation la plus complète concerne l'Ain : de Klijn *et al.* 1996.

35- Blaizot *et al.* 2001.